



## Séance du 29 Septembre 2018

**T. Nussberger :** Vous êtes nombreux et parmi vous il y a des professionnels qui ont une longue et riche expérience, qui ont des spécialités et il nous semble intéressant de pouvoir faire en sorte de favoriser les échanges.

L'idée est de constituer des groupes de travail à partir d'affinités de thèmes. L'idée est de mettre au travail en fonction des différents contextes que vous avez. Du fait même que vous avez une riche expérience, c'est de la faire partager.

Le savoir qui va émerger sera de nous tous. Nous n'avons pas une parole de maître et notre regard n'aura en aucun cas une valeur universelle.

On ne part pas avec l'idée d'un savoir déjà-là mais on considère que l'enseignement sera produit à partir d'un dialogue. Et j'ajouterai : en partant de la pratique clinique, c'est-à-dire pas d'un corpus théorique mais bien de la pratique. Qu'est qu'on constate, qu'est-ce qu'on observe, quels sont les effets, et remonter à partir de là à la théorie, aller l'interroger, la titiller.

L'enseignement sera comme un nœud de Moebius. Vous prenez une ceinture, vous la tournez légèrement, vous faites une boucle et on voit l'intérieur qui devient l'extérieur et inversement. Vous mettez une fourmi dessus et, à un moment donné, elle sera à l'intérieur puis à l'extérieur. C'est le principe de praxis versus theoria, c'est-à-dire qu'il n'y aura jamais une théorie qui sera définie comme définitive, parce que ce que montre la pratique quand nous sommes en entretien, c'est qu'il n'y a aucune théorie qui vaut. Parce que la rencontre avec un patient, c'est la rencontre avec quelqu'un que l'on ne connaît pas, qui va venir avec une souffrance, un symptôme, un mal-être, une question, qui parfois nous désarçonne, qui d'autres fois nous interroge, nous laisse perplexes, parce qu'au fond, de la question qui surgit, on ne sait pas quoi en faire. On est tous confrontés à ça, c'est-à-dire il y a la surprise de la rencontre avec la surprise à quoi une personne va être confronté dans sa vie. Que ce soit une souffrance, un symptôme, etc. Et on se rend compte que la pratique mène toujours à une certaine forme de perplexité : de ce que la personne vient dire, je n'en sais rien, je ne sais pas ce qui se passe pour elle. Alors, comment vais-je m'orienter, me récupérer ? En m'orientant sur ce que j'ai pu apprendre, telle théorie, tel enseignement ? Ce qui va m'enseigner, c'est au fond la personne elle-même. C'est la personne qui va venir et que l'on va inviter à parler, inviter à nous dire de ce qui se passe pour elle. Pouvez-vous m'en dire quelque chose de votre souffrance, de votre difficulté ? Comment vous articulez ça ? Et, petit à petit, on va aller chercher la personne, pas d'une manière intrusive, mais en lui demandant si elle accepte qu'on lui pose des questions, si elle veut bien nous répondre, nous dire des choses sur elle. Elle est venue pour ça, certes, mais cette invite à nous dire quelque chose, à venir énoncer quelque chose qu'au fond elle ne sait pas. A venir nous parler, à s'adresser à nous, elle va venir nous parler, produire un savoir dans le fait qu'elle-même elle va parler. Ce qui est étonnant, c'est que les gens, les personnes nous disent qu'ils se connaissent bien, ça fait dix ans qu'ils se sont analysés. Depuis des décennies, les gens s'analysent eux-mêmes, ils sont informés par les revues, les lectures et donc ils savent faire l'analyse de ce qui se passe pour eux. Ils font la réflexion, qu'au fond ils n'ont pas besoin d'un avis puisqu'ils ont déjà fait eux-mêmes leur analyse. Si vous ne voulez pas faire d'analyse, on n'en fait pas mais parlez-moi ... Quand les gens commencent à parler, ils disent autre chose que ce qu'ils pensaient dire. Que tout à coup, ils parlent d'autres choses, puis il y a un raté, il y a un trou dans leur parole et là il se passe autre chose, quelque chose apparaît, un savoir nouveau à partir de leur symptôme est en train d'émerger. Ils pensaient que ça se situait là et, en parlant à un autre, tout à coup, ça se situe ailleurs.



C'est la rencontre avec le patient. Alors, après, c'est ce qu'on va faire de ce matériel que les personnes vont nous amener. Et c'est là qu'il y a, dans la rencontre, la façon dont chacun va s'orienter. On verra, en même temps, par rapport au symptôme, ce que l'on en fait. Par exemple, dans les TCC, c'est de répondre à une commande qui est : je souffre de ça, et là il a toute une méthode pour résoudre le problème. L'intérêt de l'entretien là, c'est de déterminer la problématique et puis d'aider la personne à franchir l'obstacle. Ou à apprivoiser la phobie, par exemple. Cet accompagnement qui se fait permet de franchir des difficultés et de parer une problématique. La reprise du travail, c'est important, ils ont besoin d'avoir une réponse rapide pour reprendre la voiture et quand ça marche, tant mieux car la personne peut reprendre la route.

On voit bien que selon les objectifs et les visées, les entretiens ne vont pas être menés de la même manière. Dans les TCC, ce sera la visée de rétablir un fonctionnement, de faire des connexions au niveau du cerveau, des réductions du symptôme. Et, dans la psychanalyse, ce sera de se dire ce qui est à l'origine de la phobie. A l'époque de Freud, ...

**D. Sellem** : Il s'agit d'abord de la question de la réponse, lorsque l'on affaire avec la demande d'un souffrant. Il s'agit, lorsque l'on reçoit la personne, de repérer, au-delà de ce qu'elle dit qui la fait souffrir la réponse (les) qui peut y être apportée. Alors, effectivement, la réponse du côté du symptôme, les psychothérapies sont plutôt sous cet abord-là. Que ce soient les TCC ou même les psychothérapies d'inspiration analytique : il y a aussi sous cet aspect-là de soulager, écouter d'abord et soulager le sujet, la personne qui vient parler de ce dont elle souffre. Et qui l'handicape, c'est ça que ça produit. Pour le sujet, ça réduit quelque chose dans son existence, dans sa vie : il s'agit de l'accompagner à réduire le symptôme. Alors, réduire le symptôme dans les psychothérapies, c'est ça. Alors, pour la psychanalyse, c'est un peu différent : peut-être qu'il s'agit aussi de retrouver et de permettre au sujet de repérer peut-être quelle fonction a pour lui, par exemple, sa phobie ou ses tocs. On est autour, je pense, de la question du sens. Est-ce qu'un symptôme a toujours un sens ? Ce n'est pas certain. Que s'agit-il de faire de ce sens, lorsqu'il y en a un ? Qu'est-ce que ça produit chez la personne, le sujet ? Alors, effectivement, c'est très différent en fonction des approches. Vous avez des pratiques les uns les autres très variées. Probablement que les entretiens que vous menez...

**t. Nussberger** : Il faut préciser qu'il n'y a pas qu'une psychanalyse (Lacan, Freudo-lacanian, kleinien, freudien, jungien, etc.). Les écoles ne s'entendent pas les unes avec les autres. Il y a des chapelles. On essaiera d'en faire une épistémologie. Quels sont les apports, les impasses de Jung, de Lacan ... Celles que l'on aura repérées.

Quand on commence à dire que telle ou telle thérapie ne vaut rien, c'est mettre à mal les gens qui les ont suivies. Parce que ceux à qui cela a apporté quelque chose, c'est important de le respecter. Chaque discipline a ses intérêts. On va essayer de voir lesquels mais aussi quelles impasses ces disciplines peuvent amener dans leur théorisation et dans leur pratique : où sont les points d'impasse et de butées ? Et on reviendra effectivement à notre enseignant, qui est le patient. Boucle de Moebius : le patient nous ramène toujours à ce qu'aucune théorie ne tient, puisqu'au fond, chaque patient est sa propre théorie. C'est important à souligner. La théorie va avoir un cap, une orientation. A partir de ce cap, on peut rencontrer des rochers, des tempêtes. Selon le cap défini, il y a des choses à régler dans le Réel. Disons que le rocher, c'est le Réel auquel on se cogne, auquel on est confronté et qui va mettre en question tout le montage symbolique qu'on aura essayé de mettre en place. Car c'est ça une théorie, c'est un montage symbolique, c'est un discours. Mais tout discours est, selon Lacan et Freud, toute théorie est un délire. Au fond, quand nous théorisons, nous délirons mais cette construction est importante parce qu'elle nous permet de nous orienter. C'est à dire que remettre la théorie en question ne veut pas dire qu'elle ne vaut rien. Toute théorie est importante et intéressante à partir du moment où vous les avez conçues comme un cap et une orientation et ensuite qu'elle nous permet,



par le Réel rencontré, de la remettre en question, de retrouver des pistes. Mais on voit bien comment s'articule la théorie : l'enseignement est important. Cela permet de voir comment les gens se sont mis au travail, ont théorisé, comment leur travail a évolué, comment ils l'ont remis en question. Ce travail d'étude est important. Et après, il y a la pratique qui va remettre en question tout cet apprentissage. Et ça va être la rencontre entre le genre d'étude qui nous oriente vers ceci et cela et le Réel nous fait rencontrer les roches et les rochers, les tempêtes, et là chacun a la limite, va peut-être reconstruire sa propre pratique à partir de chaque point sur lequel il s'est orienté, et aussi parce qu'il aura rencontré le patient qui, lui, l'aura enseigné. Parce que c'est le patient qui enseigne, c'est important de le rappeler.

**B. Houbre** : Je voudrais rebondir sur ce qui a été dit tout à l'heure sur le fait que les différentes orientations n'allaient pas toujours interroger l'origine de leurs constructions, de leur savoir, car cela vient interroger le statut de ce qui est considéré par certains comme la vérité sur l'être humain et sur la conception de l'homme et du coup, cela viendrait mettre à mal telle ou telle orientation. En prenant un peu de hauteur, sur le plan épistémologique, on voit bien quelles sont les idées qui ont pu inspirer tel ou tel courant, quelles conceptions elles ont de l'homme. Par exemple, dans les TCC, c'est d'abord avec le behaviorisme, ça a commencé par là, il y a une certaine naturalisation de l'être humain. Aujourd'hui, le naturalisme (poser l'être humain comme un animal) est la théorie dominante dans toutes les sciences. C'est la raison pour laquelle la psychanalyse est ... A partir de cette comparaison avec l'animal, on peut déduire, transposer à l'être humain. C'est la raison pour laquelle les neurosciences aujourd'hui ont le vent en poupe. L'être humain est rabattu du côté du corps, du cerveau, de la biologie. C'est ce que pose le naturalisme. Pour la psychanalyse, cette vision-là ne colle pas : ce n'est pas ce qu'elle présuppose pour l'être humain. Pour l'orientation analytique, l'être humain

Pour poursuivre la lecture de ce chapitre, vous pouvez dès à présent commander le premier volume du Séminaire Pratique « Les chemins psy - Du symptôme au Style » chez votre libraire habituel *Fnac.com* ; *Amazon.fr* ; *Cultura.com...* Ou directement sur le site de l'éditeur L'Harmattan :

[https://www.editions-harmattan.fr/livre-chemins\\_psy\\_les\\_du\\_symptome\\_au\\_style\\_thierry\\_nussberger-9782343244594-72309.html](https://www.editions-harmattan.fr/livre-chemins_psy_les_du_symptome_au_style_thierry_nussberger-9782343244594-72309.html)

